



HAL
open science

Trois questionnements sémantiques encore largement méconnus en France

Jacques François

► **To cite this version:**

Jacques François. Trois questionnements sémantiques encore largement méconnus en France. 5^{ème} Journée scientifique de l'ASL, Nov 2013, Paris, France. pp.23-47. hal-01659556

HAL Id: hal-01659556

<https://hal.science/hal-01659556v1>

Submitted on 8 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Trois questionnements sémantiques encore largement méconnus en France

Jacques FRANÇOIS

Université de Caen et LaTTiCe (UMR 8094 ENS-Paris3)

jfrancois@interlingua.fr

www.interlingua.fr

En France, la communauté des linguistes, représentée en priorité par l'ASL, est consciente d'un « bien commun » en sémantique, comportant entre autres mais en particulier les travaux de Robert Martin, Bernard Pottier, François Rastier en sémantique *lexicale*, Georges Kleiber, Catherine Fuchs, Antoine Culioli, Bernard Victorri, Andrée Borillo, Claude Vandeloise[†] en sémantique *grammaticale*, Jean-Pierre Desclés, Francis Corblin, Jacques Jayez, Nicholas Asher en sémantique *formelle*, Oswald Ducrot, Catherine Kerbrat-Orecchioni, Jean-Claude Anscombre en *pragmatique*, Michel Charolles, Bernard Combettes, Catherine Schnedecker en sémantique du *discours*, etc., sans parler des orientations *sémiotiques*, *psycholinguistiques* ou *computationnelles*.

En marge de ces travaux évocateurs de pans importants de la recherche sur le sens en langue et en discours, d'autres questionnements – et les chercheurs qui les représentent – restent peu connus en France, alors qu'ils mériteraient d'être identifiés comme des composantes dynamiques et prometteuses de la recherche internationale en sémantique linguistique. L'objet de cette contribution – dans les limites serrées de la place disponible – est de pointer superficiellement sur trois de ces orientations qui me paraissent mériter une attention plus aiguë : (1) l'extension polysémique par désémantisation (illustrée par le phénomène de l'auxiliarisation), (2) la cartographie sémantique, comme outil de représentation de la polysémie et de certains faits de grammaticalisation, et (3) la place originale de la « Métalangue Sémantique Naturelle » entre universalisme et relativisme linguistiques.

1. L'auxiliarisation, un processus de perte de prédicativité

1.1 La désémantisation verbale et l'auxiliarisation

Dans son ouvrage de 1993 consacré au phénomène de la perte de prédicativité des verbes qui donnent lieu à un emploi d'auxiliaire à travers les langues du monde, Bernd Heine inventorie neuf « schèmes événementiels fondamentaux » (*Basic Event Schemas*, représentés par des constructions verbales) qui sont à la source de différentes dérivations sémantiques (et sémantiques) dans le domaine de la possession, de la comparaison et – pour ce qui nous intéresse ici – de l'auxiliarisation (Tableau 1 des sources d'emplois d'auxiliaires de temps ou d'aspect) :

SCHÈME SOURCE	VALEUR CIBLE DE TEMPS OU D'ASPECT
Localisation	progressif, ingressif, continu
Mouvement	ingressif, futur, parfait, passé
Action	progressif, continu, ingressif, complétif, parfait
Volition	ingressif, futur
Changement d'état	ingressif, futur
Équation	résultatif, progressif, parfait, futur
Accompagnement	progressif
Possession	résultatif, parfait, futur
Manière	progressif

Tableau 1 : Les schèmes événementiels fondamentaux à la source d'emplois d'auxiliaires de temps ou d'aspect (Heine 1993, Table 2.2. p.47)

Que faut-il entendre exactement par là ? En français, une construction aspectuelle ingressive (ou plutôt « imminente ») telle que (1a) *Le train est près de partir* résulte d'une dérivation sémantique à partir de la construction locative statique N_0 *est près de* N_1 moyennant la substitution d'une action (*partir*) au repère spatial exprimé par N_1 . Il en est de même en anglais avec N_0 *is on the verge of* N_1 d'où dérive la construction ingressive N_0 *is on the verge of doing sth* (cf. 1b. *The train is on the verge of leaving*), ainsi qu'en allemand où N_0 *ist nahe bei* N_1 est la source de la construction ingressive N_0 *ist nahe dabei, zu* Inf (cf. 1c. *Der Zug ist nahe dabei, abzufahren*).

Si l'on inverse la perspective en partant de la valeur cible, on constate que certaines valeurs ont plusieurs sources possibles, ainsi dans le domaine de la *temporalité*, la valeur de *futur* peut être véhiculée par un schème de Mouvement, de Volition, de Changement d'État, d'Équation ou de Possession, et dans celui de *l'aspectualité*, la valeur *d'ingressif* peut l'être par un schème de Localisation, de Mouvement, d'Action, de Volition ou de Changement d'État.

Près de dix ans plus tard, Bernd Heine et Tania Kuteva étayent cette démarche dans le cadre de leur *World Lexicon of Grammaticalization* (2002) en fournissant, outre une quantité d'illustrations de la dérivation entre schème-source et valeur-cible, deux inventaires des sources vers les cibles et des cibles vers les sources. Je leur emprunte ci-dessous (Tableau 2) quatre relations cible ⇌ source et j'ajoute à chacune quelques illustrations en français :

ABILITY	► arriver à INF (ex. <i>Jean est arrivé à décoder le message chiffré</i>),
< (1) ARRIVE	savoir INF (ex. <i>Jean sait décoder les messages chiffrés</i>)
(2) GET	
(3) KNOW	
(4) SUITABLE	
AVERTIVE	► être près de INF (ex. <i>Marie était près de trahir le secret</i>),
< (1) COPULA	faillir INF (ex. <i>Marie a failli trahir le secret</i>)
(2) FAIL	
(3) LOVE	
(4) NEAR	
(5) WANT	
CAUSATIVE	► faire INF par qn (ex. <i>Marie a fait prévenir Paul par son frère</i>),
< (1) DO	donner à INF à qn (ex. <i>Le professeur a donné à résumer aux élèves un texte de 1 000 mots</i>)
(2) GIVE	
(3) TAKE	
CHANGE-OF-STATE	► en venir à INF (ex. <i>Finalelement, Jeanne en est venue à détester Marie</i>)
< (1) COME TO	devenir ADJ (ex. <i>Finalelement, Jeanne est devenue jalouse de Marie</i>)
(2) GET	
(3) GO	

Tableau 2 : Les schèmes cognitifs sources de quatre types d'auxiliaires selon Heine & Kuteva (2002)

Lamiroy (1999 : 36) a clairement résumé les propriétés principales de l'auxiliarisation :

si un verbe se trouve dans une chaîne de grammaticalisation, il tend à neutraliser ou à perdre même complètement ses privilèges syntaxiques de catégorie lexicale majeure (N et V) pour adopter un comportement qui ressemble plus à celui des catégories lexicales secondaires, telles que l'adjectif, la préposition ou l'adverbe. En l'occurrence, le verbe perd en capacité de sélection : sa valence ou sa force de subcatégorisation diminue ou finit même par disparaître.

Plus particulièrement, le verbe transitif (Vt) en voie d'auxiliarisation tend à prendre un SN objet abstrait assumant progressivement la fonction prédicative¹ que lui cède Vt (ex. *L'orateur prend LE MICRO>L'orateur prend LA PAROLE*), et au-delà, Vt substitue le plus souvent au SN objet (direct ou indirect) un SV non fini, en priorité à l'infinitif, par ex. en illustration de trois valeurs historiquement successives, lexicales puis grammaticale, de la construction X<agent> *tient à* Y<affecté> :

Le fruit tient à LA BRANCHE [fixation sur un objet, emploi lexical]

> *Le comte tient à SES PRIVILÈGES* [fixation sur une valeur, emploi lexical]

> *Je tiens à VOUS REMERCIER* [fixation sur une valeur, emploi grammaticalisé]

Il faudrait ajouter, comme l'a observé Gaatone (1998), que la sous-catégorisation du sujet est « transparente » pour l'auxiliaire, c'est-à-dire qu'elle dépend du verbe à l'infinitif (ex. *Un orage menace d'éclater*).

Lamiroy (*ibid.*) ajoute qu'« un verbe peut même aller jusqu'à perdre une de ses propriétés essentielles, à savoir sa capacité de flexions ». Elle l'illustre (note 7) par les v. anglais *may* et *must*, mais le français fournit également des illustrations variées : perte de variation en temps et en mode pour les emplois temporels ou aspectuels d'*aller*, *venir* et pour l'emploi modal de *faillir* ; perte de variation en personne pour les emplois modaux de *menacer* (ex. ?? *Tu menaces* [vs *tu risques*] *de faire échouer le projet avec tes négligences*) et *promettre* (ex. ?? *Compte tenu de mon livret scolaire, je promets* [vs *j'ai*

1. Il est à noter que dans la théorie de la grammaticalisation les constructions à verbe support et prédication nominale figurent comme un stade primaire de l'auxiliarisation.

des chances] *d'avoir de bonnes notes au bac*), etc. Les verbes prédestinés à prendre un emploi d'auxiliaire « sont en général des verbes qui du point de vue sémantique s'approprient un grand nombre de contextes, c'est-à-dire des verbes qui ont un degré relativement élevé de généralité » (*ibid.*). Il en est ainsi des verbes de position fr. *être*, *rester*, esp. *estar*, *quedarse* (*rester*), it. *stare* et des verbes de mouvement fr. *aller*, *arriver*, *venir*, esp. *volver* (*retourner*), it. *tornare* (*retourner*)².

1.2 Le processus de « subjectivation » croissante des verbes de parole selon Traugott & Dasher (²2005)

L'un des principaux protagonistes dans la théorie de la grammaticalisation est Elisabeth Traugott. Selon Traugott & Dasher (²2005, chap. V, “*Development of performative verbs and constructions*”) les verbes de communication verbale (*SAV* : *speech-act verbs*) prennent leur source dans un autre champ conceptuel (*Pre-SAV* : *pre-speech-act verb*) et une partie d'entre eux développent un emploi performatif et au-delà un emploi d'incise (*parenthetical*). Les auteurs décrivent cet itinéraire conceptuel comme un développement du non-épistémique vers l'épistémique, d'abord de centrage sur le sujet énonciatif (*subjectification*), ensuite d'exploitation dans un but discursif, métatextuel (“*preemption to discursive, metatextual purposes*”, v. Tableau 3, cellule inférieure droite).

De mon côté j'ai eu l'occasion d'étudier un phénomène inverse (v. François 2007). Au milieu du XVII^e siècle, le verbe *demander* a commencé à s'associer occasionnellement avec un sujet susceptible de référer aussi bien à une action ou une situation qu'à un humain, ex. :

il faut que les expressions en soient fortes, les vers éclatans, et qu'elles semblent n'avoir jamais été dites que pour le sujet particulier où elles sont appliquées ; *ce qui* demande beaucoup d'étude et beaucoup de génie. (abbé d'Aubignac, *La Pratique du théâtre*, 1657, p. 322)

Nous sommes donc en présence d'une extension de sens (puisque le verbe conserve par ailleurs son sens d'interpeller un interlocuteur pour obtenir une chose ou une information) qui va

2. Sur le sens de « devenir » de l'it. *tornare* et de l'anglais *to turn*, voir François 2010. Sur la grammaticalisation du v. *arriver*, voir François 2008 et sur l'émergence de la valeur aspectuelle du v. *venir*, voir François 2009.

s'étendre à quatre autres verbes du même champ sémantique à partir du XVIII^e siècle : *réclamer*, *exiger*, *requérir* et *appeler*.

require, verb (*mainly transitive*;
may take a clause as object or an infinitive)

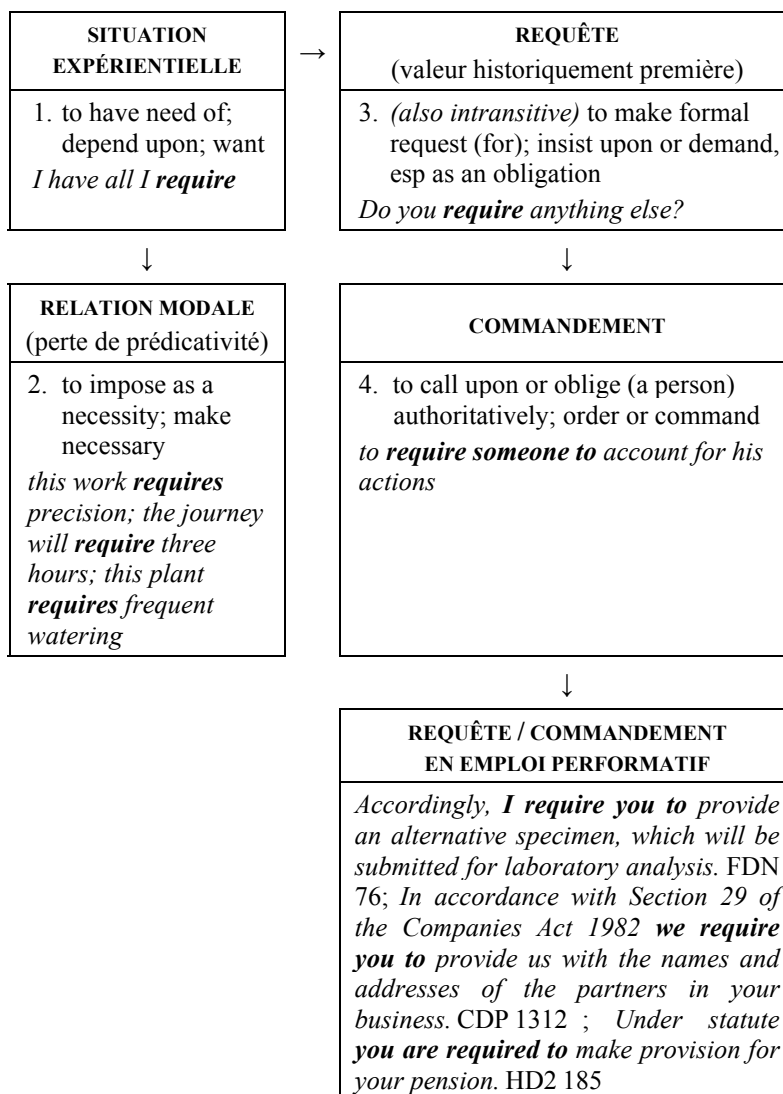


Tableau 3 : Les quatre sens du v. anglais *require* et les emplois performatifs de requête ou commandement

Un phénomène analogue est observable en anglais avec le verbe (*to*) *require*. L'article *require* (v.) du dictionnaire Collins en ligne retient quatre sens. Le sens 1 exprime une situation expérientielle, le 2 une relation modale par perte de prédicativité du verbe, le 3 une requête³ (sens historiquement premier⁴) et le 4 un commandement (dérivé de 3 par intensification). J'ajoute dans la cellule inférieure droite quelques exemples d'emplois performatifs empruntés au *British National Corpus* (Tableau 3).

Ce que nous disent Traugott & Dasher, c'est que – par une opération cognitive de *subjectivation* – les sens 3 et 4 indifférenciés sont la source d'emplois performatifs dans les conditions prévues par J. Austin : au présent simple⁵ avec le locuteur comme référent du sujet grammatical et l'allocutaire comme référent de l'objet, ou au passif avec omission de l'agent : *you are required to INF*⁶.

Mais la dérivation « déprédicative » (1 ⇔ 2) est tout aussi importante. Et Elisabeth Traugott reconnaît [comm. personnelle] qu'on est ici en présence d'une « polygrammaticalisation » dans le sens de l'usage performatif d'un côté et dans le sens d'une perte de prédicativité (sens 2) de l'autre. Ce sens est d'ailleurs introduit en premier par certains dictionnaires d'usage⁷, ce qui atteste sa haute fréquence en discours et donc son accessibilité mentale prioritaire en anglais contemporain.

3. Pour dériver le sens 3 du sens 1 par une extension de sens (indépendante du processus historique qui a opéré en sens inverse) il faut admettre un acte de verbalisation de la situation expérientielle : *qn<x> a besoin de qc<y>* ⇔ *qn<x> dit à qn<z> que x a besoin de qc<z>*.

4. *require* (v.) late 14c., “to ask a question, inquire,” from Old French *requerre* “seek, procure; beg, ask, petition; demand,” from Vulgar Latin **requaerere*, from Latin *requirere* “seek to know, ask,” from *re-*, here perhaps meaning “repeatedly” (see *re-*), + *quaerere* “ask, seek” (see *query* (v.)). [www.etymonline.com]

5. La même phrase au présent progressif a une valeur interlocutoire constative et non performative.

6. “My guess is that performative verbs typically have both performative and non-performative uses and that the former derived historically from the latter” [communication personnelle].

7. Par ex. le dictionnaire Macmillan, qui ne distingue que deux sens, introduit comme exemple de « 1. to need someone or something » : *The cause of the accident is unclear and requires further investigation*. De même le dictionnaire Longman introduit sous « 1. to need something » : *Most house plants require regular watering*.

2. La cartographie sémantique, la grammaticalisation et la polysémie

Le deuxième thème que je souhaite évoquer est celui des cartes sémantiques (également désignées comme « mentales » ou « cognitives »). J'évoquerai successivement la conception de L. Anderson (§ 2.1) en typologie synchronique, celle de J. van der Auwera (§ 2.2) en typologie diachronique et celle d'A. François (§ 2.3) conçue en synchronie. Pour d'autres illustrations je renvoie à François (2013).

2.1 Aux origines de la cartographie sémantique en linguistique : Anderson (1986) et l'espace de la médiativité⁸

Lloyd Anderson propose de construire des cartes sémantiques en synchronie fondées sur la « similarité de sens » :

the fundamental notion presupposed by any semantic space is similarity of meaning. Highly similar meanings should be close together on a map, dissimilar meanings should be far apart (just as on a map of colors). We can determine similarity of meaning typologically, even without an external "objective" criterion such as that available for color words. If two particular meanings are often expressed by the same surface form (across a random sample of languages), then we can generally infer that the two meanings are similar for the human mind. (1986 : 279)

L'argumentation de L. Anderson – appliquée concrètement au calcul de l'écart entre différents procédés véhiculant à travers les langues la médiativité, c'est-à-dire la distanciation entre l'énonciateur et son énonciation – procède en deux phases :

PHASE 1

- (a) Soit trois significations $\{\Sigma_{1,2,3}\}$, deux langues $\{A,B\}$ et dans chaque langue seulement deux formes (F, F') exprimant les trois significations.
- (b) Si dans la langue A la forme F_A véhicule la signification Σ_1 et que F'_A peut véhiculer aussi bien Σ_2 que Σ_3 , on peut conclure à la similarité entre les significations Σ_2 et Σ_3 .
- (c) Si inversement dans la langue B la forme F'_B véhicule la signification Σ_3 et que F_B peut véhiculer Σ_1 aussi bien que Σ_2 , on peut conclure à la similarité des significations Σ_1 et Σ_2 .

8. Je remercie Zlatka Guentcheva d'avoir attiré mon attention sur cet article pionnier en cartographie sémantique.

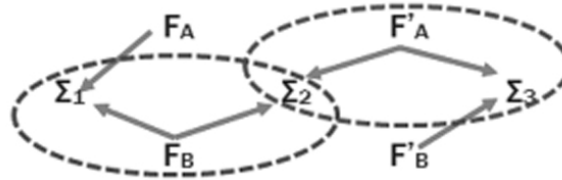


Figure 1 : Un exemple de polysémie variable entre deux formes F et F' de deux langues A et B

PHASE 2

- (a) On passe à la typologie en prenant en compte un vaste éventail de langues et on compare la fréquence du codage commun de $\{\Sigma_1/\Sigma_2\}$ et $\{\Sigma_2/\Sigma_3\}$.
- (b) Si par ex. Σ_1 et Σ_2 sont codées identiquement dans la majorité des langues du corpus, on peut conclure que Σ_1/Σ_2 sont des significations très proches, Σ_2/Σ_3 relativement proches et Σ_1/Σ_3 très éloignées : $\{\Sigma_1 \leftrightarrow \Sigma_2\} > \{\Sigma_2 \leftrightarrow \Sigma_3\} > \{\Sigma_1 \leftrightarrow \Sigma_3\}$

La méthode d'identification des proximités sémantiques dominantes à travers un échantillon de langues permet donc de se représenter un espace sémantique qui n'est celui d'aucune langue particulière mais qui constitue, dans la terminologie de la typologie fonctionnelle des langues, une « tendance universelle ».

2.2 Cartographie sémantique et parcours de grammaticalisation (J. van der Auwera)

Johan van der Auwera a entrepris, dans le cadre esquissé par Anderson, de « dynamiser » les cartes sémantiques afin d'en faire un instrument privilégié d'analyse des parcours de grammaticalisation⁹, en particulier dans le champ de la modalité. La Figure 2 empruntée à van der Auwera & Plungian (1998), et reprise dans Narrog & van der Auwera (2011 : 324, fig. 25.6), illustre au centre la constitution de l'espace conceptuel de la modalité, à gauche ses sources en amont (différentes classes d'expressions repérées à travers un échantillon de langues) et à

9. “[...] classical semantic maps can be ‘dynamicized’ by incorporating diachronic information. They can thus include information on semantic change, a central component of grammaticalization” (Narrog & van der Auwera : 323).

droite ses réalisations grammaticales en aval dans différentes langues. On observe un double cheminement en miroir dans la partie centrale, de la modalité (possibilité ou nécessité) interne au participant vers la modalité externe au participant, à la modalité déontique et à la modalité épistémique. La possibilité et la nécessité épistémique figurent finalement à proximité l'une de l'autre car elles sont l'une et l'autre sources d'expressions de la condition et de la concession. De même le futur peut trouver son origine dans des expressions des deux modalités externes au participant (cf. en anglais et en allemand *may / mögen* pour la possibilité vs. *shall / sollen* pour la nécessité). On notera la proximité entre le mode de raisonnement de Heine & Kuteva (2002) au §I et celui de van der Auwera.

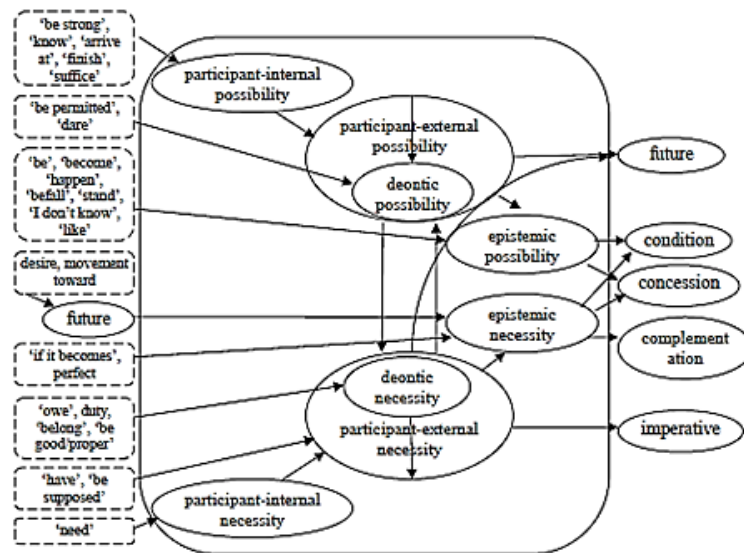


Figure 2 : Carte sémantique de la modalité
selon van der Auwera & Plungian (1998 : 98, 100)

2.3 Cartographie sémantique et polysémie lexicale (A. François 2008)¹⁰

A. François (2008) a introduit deux notions intéressantes intimement corrélées, celle d'*isolectic set* (« ensemble isolectal ») et celle de *colexification*. Un ensemble isolectal regroupe des concepts qui sont véhiculés par une même lexie dans une langue particulière, ces concepts étant « colexifiés » dans cette lexie (on notera la proximité avec le raisonnement d'Anderson au § 2.1). La figure 3 illustre successivement (a) ce qu'on pourrait appeler par analogie avec la cartographie primaire un « fond de carte sémantique » et (b) sa documentation dans quatre langues, l'anglais, le russe, le nêlêmwa de Nouvelle-Calédonie et le mwotlap de l'archipel Vanuatu.

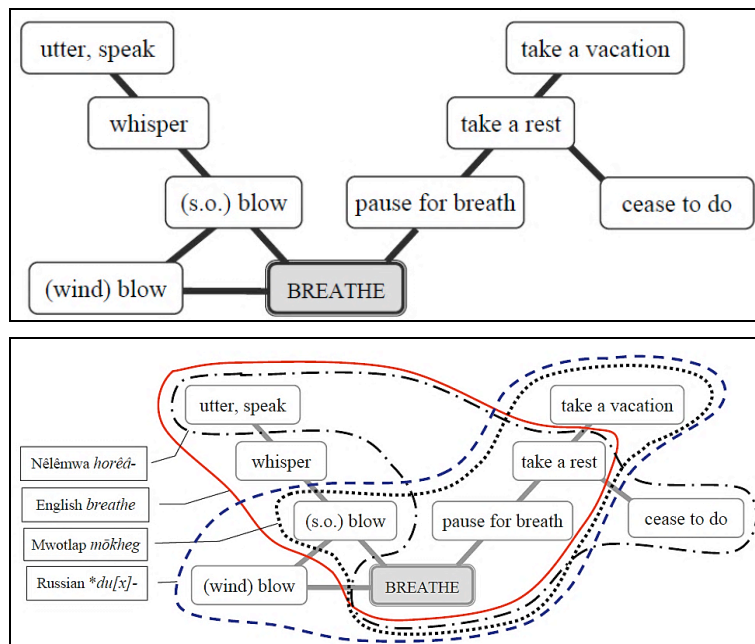


Figure 3 : « Fond de carte » sémantique et carte renseignée pour les sens plus ou moins directement reliés au noyau BREATHE pour quatre lexies de quatre langues (A. François 2008)

10. Pour deux applications de la méthode cartographique d'A. François, la première à l'évolution de la polysémie du v. *monter* depuis le X^e siècle, la seconde à la comparaison de la polysémie des adjectifs fr. *sec*, angl. *dry* et all. *trocken*, on peut se reporter à deux articles en ligne (François 2008 et 2013).

Il est à noter qu'aucune des deux variantes de la carte sémantique ne présente d'arc orienté entre les nœuds conceptuels, bien que la carte ait un nœud privilégié, BREATHE. En effet, tous les nœuds sont accessibles à partir de BREATHE en un à trois pas selon deux branches, gauche et droite. Je désignerai désormais les nœuds de la branche gauche par A1-A4 et ceux de la branche droite par B1-B4. Le tableau 4 (qui n'engage que moi) fournit les mêmes informations que la carte renseignée en tenant compte des deux branches de la carte : le groupe A regroupe les quatre sens en rapport avec la respiration comme souffle et en bout de chaîne la transmission d'un message, tandis que le groupe B regroupe les quatre autres sens en rapport avec la respiration comme pause et arrêt d'activité. Dans ce tableau les ensembles isolectaux correspondent à l'ensemble des nœuds conceptuels couverts par chaque lexie¹¹.

langue	lexie	nœud central : RESPIRER	GROUPE A ► SOUFFLE → MESSAGE				GROUPE B ► PAUSE → ARRÊT			
			A1 : souffler (vent ~)	A2 : souffler (qn ~)	A3 : murmurer	A4 : parler	B1 : reprendre haleine	B2 : faire une pause	B3 : prendre un congé	B4 : arrêter de faire qch
an- glais	<i>brea the</i>	•		•	•	•	•			
nêlê- mwa	<i>horê â</i>	•				•	•		•	
mwo tlap	<i>mōk heg</i>	•		•			•	•		
russe	<i>*du[x]-</i>	•	•	•			•	•	•	

Tableau 4 : Les « ensembles isolectaux » en relation avec le concept RESPIRER dans quatre langues

11. Le terme « *isolectic set* » équivaut, dans les termes de la sémantique componentielle, au « champ sémasiologique » de la lexie examinée.

Le tableau 4 permet (mieux que la carte, plus explicite superficiellement, mais plus difficile à exploiter au-delà) deux observations complémentaires. En premier lieu il s'avère possible, au-delà de la cartographie sémantique primaire, de dégager un schéma d'écart entre les quatre lexies prises deux à deux. Pour cela j'adopterai les conventions suivantes : si l'ensemble isolectal de l'une des deux lexies présente un nœud **N** que ne présente pas celui de l'autre lexie, leur écart pour ce nœud compte pour 1, si les deux ensembles présentent le nœud **N**, l'écart vaut 0 et il en est de même si aucun des deux ensembles ne le présente. De ce fait, par ordre d'écart croissant, l'écart total est de 1 (en A1) entre les lexies du mwotlap et du russe :

mwotlap	<i>mōkheg</i>	•		•			•	•	•	
russe	<i>*du[x]-</i>	•	•	•			•	•	•	

A1

il est de 3 (en A2, A3 et B4) entre celles de l'anglais et du nêlêmwa :

anglais	<i>breathe</i>	•		•	•	•	•	•		
nêlêmwa	<i>horêâ</i>	•				•	•	•		•

A2 **A3** **B4**

ainsi qu'entre celles de l'anglais et du mwotlap (en A3, A4 et B3) :

anglais	<i>breathe</i>	•		•	•	•	•	•		
mwotlap	<i>mōkheg</i>	•		•			•	•	•	

A3 **A4** **B3**

et entre celles de l'anglais et du russe (en A3, A4 et B3) :

anglais	<i>breathe</i>	•		•	•	•	•	•		
russe	<i>*du[x]-</i>	•	•	•			•	•	•	

A3 **A4** **B3**

L'écart s'élève à 4 entre celles du nêlêmwa et du mwotlap (en A2, A4, B3 et B4) :

nêlêmwa	<i>horéâ</i>	•			•	•	•	•
mwotlap	<i>mōkheg</i>	•	•			•	•	•
			A2		A4		B3	B4

et finalement à 5 entre celles du nêlêmwa et du russe (entre A1, A2, A4, B3 et B4)¹² :

nêlêmwa	<i>horéâ</i>	•			•	•	•	•
russe	<i>*du[x]-</i>	•	•	•		•	•	•
		A1	A2		A4		B3	B4

Sur cette base on peut représenter sur le schéma suivant¹³ l'écart entre les paires de lexies :

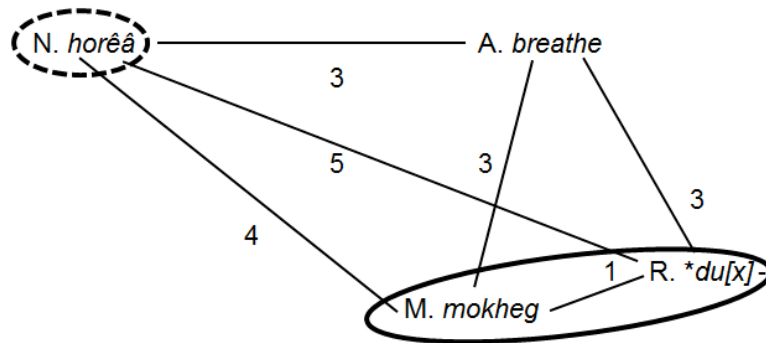


Figure 4 : Écarts entre les paires de lexies des quatre langues en fonction de leurs « ensembles isolectaux »

Ce schéma permet une seconde observation : si l'écart le plus réduit est celui entre les deux lexies du russe et du mwotlap, ce qu'illustre déjà clairement la comparaison des paires d'ensembles isolectaux, en revanche il apparaît maintenant que la lexie du nêlêmwa occupe une position excentrée. La raison de cette excentricité est lisible sur la carte renseignée et

12. On pourrait également calculer la proportion d'écart entre les ensembles isolectaux associés à deux lexies en fonction du nombre total de nœuds en cause. Ainsi entre les polysémies des deux lexies du nêlêmwa et du russe, l'écart relatif serait de 4/8 : 50 %.

13. Cette méthode de représentation est explicitée dans François (2007 : Chap. II).

plus clairement sur le tableau 4 et ses annexes : dans trois des quatre langues tous les sens d'une lexie associés dans un même ensemble isolectal sont connectés à BREATHE. Mais en nêlêmwa, ce n'est pas le cas. Dans le groupe A, le sens directement connecté à BREATHE est A1 ou A2, dans le groupe B, c'est B1. En nêlêmwa, BREATHE n'est connecté à aucun des trois premiers sens A1-A3, mais seulement à A4. Et cette propriété incongrue se répète pour le groupe B car le nœud B4 fait partie de l'ensemble, alors qu'il n'est relié à BREATHE que par l'intermédiaire de B3. L'excentricité de la lexie du nêlêmwa tient donc à la double rupture de la connexion (en A1-A3 et en B3) entre le nœud constituant le *tertium comparationis* entre les quatre ensembles isolectaux, alors que pour les lexies des trois autres langues tous les nœuds sont directement ou indirectement reliés à BREATHE.

Il en résulte – et cette conséquence a échappé à A. François – qu'en nêlêmwa le nœud BREATHE ne joue certainement pas le même rôle de plaque tournante des neuf concepts retenus. Ce qui a conduit A. François à imputer ce rôle à la fonction de respiration des êtres animés, c'est sans doute l'hypothèse de l'« esprit incarné » (*embodied mind*)¹⁴ chère à la linguistique cognitive, c'est-à-dire de la place privilégiée qui revient dans l'organisation des ensembles isolectaux aux parties du corps humain et aux fonctions qui leur sont associées (se déplacer, manier, penser, respirer, ingérer, excréter, etc.). Mais il ne s'agit que d'une tendance universelle, qui peut être contredite en raison d'une exigence culturelle particulière.

3. Entre universalisme et culturalisme, la « métalangue sémantique naturelle »

3.1 Niveau universaliste et niveau descriptif de la MSN

La MSN, telle qu'elle a été initialement conçue par Anna Wierzbicka et ultérieurement développée par et avec ses collaborateurs, en particulier Cliff Goddard et Bert Peeters, développe les analyses componentielles des significations lexicales qui ont fait les beaux jours de la sémantique dite structurale (v. Goodenough 1956, Lounsbury 1956, Pottier 1962, Greimas 1965 entre autres) et vise à décrire finement des significations

14. Voir Merleau-Ponty 1945 : 203-232 (Chapitre I-VI : « Le corps comme expression de la parole »), Evans & Green 2007 : 44-47, Rohrer 2008.

lexicales en faisant intervenir distinctivement différentes combinaisons de primitifs sémantiques (*semantic primes*) correspondant à des concepts universels. La liste de ces primitifs a varié depuis le premier ouvrage de Wierzbicka en 1972 en raison de la prise en compte progressive d'un nombre de langues toujours plus important. Celle fournie par Goddard & Wierzbicka (2006 : 170) inventorie 61 primitifs rangés dans 11 classes conceptuelles (tableau 5).

TABLE 1.1 Semantic primes (English exponents), grouped into related categories

I-ME, YOU, SOMEONE, SOMETHING-THING, PEOPLE, BODY	substantives
KIND, PARTS	relational substantives
THIS, THE SAME, OTHER-ELSE	determiners
ONE, TWO, SOME, ALL, MUCH-MANY, LITTLE-FEW	quantifiers
GOOD, BAD	evaluators
BIG, SMALL	descriptors
KNOW, THINK, WANT, DON'T WANT, FEEL, SEE, HEAR	mental predicates
SAY, WORDS, TRUE	speech
DO, HAPPEN, MOVE, TOUCH	actions, events, movement, contact
BE (SOMEWHERE), THERE IS, BE (SOMEONE)'S, BE (SOMEONE/SOMETHING)	location, existence, possession, specification
LIVE, DIE	life and death
WHEN-TIME, NOW, BEFORE, AFTER, A LONG TIME, A SHORT TIME, FOR SOME TIME, MOMENT	time
WHERE-PLACE, HERE, ABOVE, BELOW, FAR, NEAR, SIDE, INSIDE	space
NOT, MAYBE, CAN, BECAUSE, IF	logical concepts
VERY, MORE	intensifier, augmentor
LIKE-WAY-AS	similarity

Notes: 1. Primes exist as the meanings of lexical units (not at the level of lexemes). 2. Exponents of primes may be words, bound morphemes, or phrasemes. 3. They can be formally complex. 4. They can have combinatorial variants or "allolexes" (indicated with -). 5. Each prime has well-specified syntactic (combinatorial) properties.

Tableau 5 : Liste et classement des primitifs sémantiques universels selon Goddard & Wierzbicka (2014 : 12)

Les significations lexicales sont ensuite assimilées à des enchaînements de propositions composés à partir des primitifs universels. Leur mode de composition est établi par la technique de la *paraphrase réductrice* qui « consiste à analyser les composantes d'une expression linguistique en termes de primitifs sémantiques pour arriver à l'*explicitation*¹⁵ complète des concepts impliqués » (2006 : 186). Le tableau 6 vise à résumer

15. Le terme *explicitation*, utilisé dans d'autres présentations de l'approche MSN en langue française, est préférable au terme *explication*, dans la mesure où il ne s'agit pas d'expliquer mais d'expliciter.

l'argumentation de Goddard & Wierzbicka (2006 : 174-176) concernant la proximité sémantique relative entre d'une part ang. *X feels happy* et de l'autre soit fr. *X se sent heureux*, soit fr. *X se sent joyeux*. (À la lumière des derniers développements au sein de l'approche MSN, nous nous sommes permis d'apporter quelques modifications aux explicitations originales.)

« X se sent <i>heureux</i> »	« X feels <i>happy</i> »	« X se sent <i>joyeux</i> »
(a) parfois quelqu'un pense quelque chose comme ceci :		
(b) quelque chose de bien m'est arrivé		(b) quelque chose de très bien arrive maintenant
(c) je l'ai voulu		(c) je le veux
(d) tout est bien maintenant		Ø
(e) je ne peux rien vouloir d'autre	(d) je ne veux rien d'autre	Ø
(f e d) à cause de cela, ce quelqu'un se sent très bien		
Ø		(e) d'autres gens peuvent le voir
(g f f) X sent quelque chose comme cela		

Tableau 6 : Les trois « paraphrases réductrices » destinées à expliciter les écarts sémantiques entre « *X feels happy* » et « *X se sent joyeux|heureux* »

Dans ce tableau, les séquences communes aux trois expressions couvrent les trois colonnes, celles que ne partagent que l'expression anglaise et l'une des deux expressions françaises couvrent deux des trois colonnes et celles qui ne s'appliquent qu'à une seule expression couvrent une seule colonne. Les séquences

- (a) « parfois quelqu'un pense quelque chose comme ceci : »
 (d|e|f) « à cause de cela, cette personne se sent très bien »
 (g|f|f) « X sent quelque chose comme cela »

constituent l'armature commune aux trois explicitations. Les séquences (b) « quelque chose de très bien arrive maintenant » et (c) « je le veux » de *X se sent joyeux* s'écartent des séquences correspondantes pour les deux autres expressions par l'usage du présent (*arrive ; je veux*) au lieu du passé composé (*est arrivé ; je l'ai voulu*), par un degré supérieur (*très bien vs. bien*) et par l'absence de mention de l'expérient (*arrive vs. m'est arrivé*). L'adj. fr. *joyeux* exprime donc une émotion intense, immédiate et n'affectant pas nécessairement un seul expérient.

Ensuite la séquence (d) « tout est bien maintenant » qualifie uniquement *X se sent heureux* et la séquence (e) de la même expression « je ne peux rien vouloir d'autre » se distingue de la séquence (d) appliquée à *X feels happy* : « je ne veux rien d'autre » par son trait d'exclusivité. À ce niveau, *X se sent joyeux* continue à s'écarter de *X feels happy*. Enfin une troisième particularité concerne *X se sent joyeux*, c'est en (e) la mention de spectateurs : « d'autres gens peuvent le voir ».

Finalement la paraphrase de *X se sent heureux* ne s'écarte de celle de *X feels happy* que par le primitif supplémentaire « tout est bien maintenant » et la subtile variation modale entre « je ne peux rien vouloir d'autre » et « je ne veux rien d'autre », alors que celle de *X se sent joyeux* s'en distingue par la variation de temps, de degré et d'actance en (b) et (c), par l'absence du primitif (d) de l'expression anglaise et par l'adjonction du primitif (e). La conclusion est donc que *happy* traduit une émotion plus proche de *heureux* que de *joyeux*.

3.2 La critique du culturalisme linguistique d'Anna Wierzbicka par Patrick Sériot

L'approche de Wierzbicka a fait l'objet en 2004 d'une vive critique de la part du slaviste Patrick Sériot. Celui-ci lui reproche de s'ériger en détentrice du sens des mots qu'elle classe et compare dans une vaste palette de langues, assimilant son culturalisme linguistique d'inspiration whorfienne – qu'elle revendique afin d'éviter l'écueil de l'ethnocentrisme – à « une ethnographie unanimiste » (v. ci-dessous). Sériot s'inscrit à l'inverse dans la perspective de la « production sociale du sens » :

Dans sa vision iréniste de la communauté parlante, A. Wierzbicka construit sans cesse une anthropologie, qui consiste en ce que toute sociologie est évacuée au profit d'une ethnographie unanime. À l'opposé des travaux de M. Pêcheux ou de P. Bourdieu, elle ne se demande jamais par quels processus sociaux et idéologiques on en vient à un consensus sur le sens des mots. Chez elle, il n'y a jamais de négociation sur le sens des mots, jamais d'interaction, jamais de production sociale du sens : le sens *est*, et elle en a la clé. On ne sait pas comment les sens viennent aux mots, mais ils sont là et ils y restent, figés dans l'éternité. C'est cet *angélisme* qui fait qu'elle ne soupçonne pas que ceux qu'elle appelle les *gens* sont d'abord des *agents* engagés dans des rapports de force symbolique (cf. P. Bourdieu). (Sériot 2004 : 42-43)

La critique de Sériot ne concerne donc pas la méthodologie de Wierzbicka, il ne dit rien de la pratique des « paraphrases réductrices », elle touche son arrière-plan philosophique, c'est-à-dire la question de l'existence d'un sens des expressions linguistiques indépendant des forces qui sont en jeu dans sa négociation. Pour être juste envers Wierzbicka et ses partenaires, il conviendrait de distinguer entre les langues parlées dans des sociétés urbaines, où la critique de Sériot peut être pertinente, et celles parlées dans des sociétés « pré-urbaines » où les rapports sociaux sont plus ou moins figés, ce qui ébranle¹⁶ la critique de Sériot.

3.3 Le point de vue plus conciliant d'E. Traugott

E. Traugott, déjà évoquée dans la section 1, a un jugement moins idéologique et plus constructif dans son compte rendu en 2012 d'un des derniers ouvrages de Wierzbicka : *Experience, Evidence, and Sense: The Hidden Cultural Legacy of English*, paru en 2010. Cet ouvrage constitue, après *English: Meaning and Culture* paru en 2006, le second volet d'une vaste étude sur les concepts fondamentaux de la culture anglaise, centrée sur la

16. Je remercie B. Peeters pour ses remarques concernant l'état le plus récent de la MSN et la traduction de sa terminologie en français, ainsi qu'A. Rabatel pour ses observations critiques sur la controverse entre A. Wierzbicka et P. Sériot. Le point crucial me paraît être l'idée de l'accès à un « consensus sur le sens des mots ». Il faudrait pouvoir dater l'émergence de la fonction métalinguistique de Jakobson. Il est vraisemblable que dans une société « naturellement hiérarchisée », c'est-à-dire dans laquelle les rapports interindividuels sont fixés, non négociables, le sens des mots ne l'est pas non plus. Dans ce type de société, la glose « *A, je veux dire par là B* » n'existerait sans doute pas encore.

diffusion de la pensée de John Locke et l'esprit de l'*enlightment* au siècle suivant. Traugott résume ainsi ses suggestions :

All in this book is a thought-provoking contribution to the history of ideas. It is to be hoped that it will inspire rigorous work in several lines of research. Here I mention just three. (i) Identification of the social, genre, and register differences that the present study mostly glosses over with W's focus on "collective consciousness" and cultural keywords that "are taken for granted and treated as basic mental tools by *all* speakers of Anglo English" (11, italics original). (ii) Detailed comparison of one-word keywords with complex lexical expressions, especially "equivalents" such as can be identified in the *Historical Thesaurus of OED*. A collostructional analysis that compared analysis of a keyword with its "synonyms" in the thesaurus would have significant implications not only for the history of ideas, but for thesaurus compilation and for addressing the question of synonymy across variants. (iii) Cross-linguistic contrastive work that can test claims about the non-comparability of terms (see e.g. Viberg 2007). (Traugott 2012 : 684)¹⁷

Sur le fond les suggestions de Traugott vont dans le même sens que la critique virulente de Sériot, car c'est bien l'idée d'une « conscience collective » partagée par tous les locuteurs d'une langue et la confiance que le sémanticien peut accorder aux *Thesaurus* lexicographiques que Sériot a en point de mire, mais ici la perspective est différente, car Traugott accepte le principe même du projet de Wierzbicka, à savoir construire une histoire des idées développées par une culture, sur la base d'une étude fine du socle intellectuel et affectif véhiculé par la langue dans laquelle s'exprime cette culture. En somme Wierzbicka se concentre sur l'étude des *langues* comme véhicules des *cultures*, alors que Sériot entend étudier les *discours* comme véhicules des *groupes sociaux*. Dès lors, la question est seulement de savoir si l'étude des seconds invalide celle des premiers, comme le déclare Sériot ou si les deux types d'études sont combinables, comme le suppose Traugott.

17. Le principe de l'analyse « collostructionnelle » mise en place par Stefanowitsch & Gries (2003) consiste à mesurer la force d'attraction ou de répulsion entre deux lexies X et Y ou entre une lexie X et une construction grammaticale Y en comparant dans un corpus textuel aussi vaste que possible la fréquence propre de chacun constituant de la paire (X, Y) à examiner, la fréquence de la paire et celle de toutes les autres paires comportant soit X, soit Y. Cette méthode s'inspire de la conception de L. Wittgenstein et des linguistes « contextualistes » britanniques (Firth, Sinclair, etc.) pour qui le sens d'une expression est déterminé par les conditions de son usage.

Conclusion

Les trois points abordés ici ont tous à voir avec des *instruments* d'investigation sémantique :

- Les “*Basic Event Schemas*” de Bernd Heine sont un instrument conceptuel universel permettant de comparer (entre autres) les processus d’auxiliarisation à travers les langues du monde. Contrairement aux « concepts » structurés des structures conceptuelles de la sémantique computationnelle (v. Sowa 1984), ces schèmes ne sont pas conçus comme décomposables, ils s’apparentent plus aux « modèles mentaux » figurés¹⁸ de Johnson-Laird (1983).
- Les « *cartes sémantiques* » de L. Anderson, J. van der Auwera ou A. François sont des instruments de représentation applicables en synchronie à la comparaison des espaces sémantiques d’items d’une même langue ou de différentes langues et en diachronie à la visualisation de parcours de grammaticalisation. Ces cartes sont fonctionnellement équivalentes à des tableaux de traits, mais comme elles s’appliquent à des significations aussi bien grammaticales que lexicales, les traits en question ne sont pas des constituants de sens comme dans la sémantique componentielle, mais des concepts simples ou relationnels apparentés aux “*frames*” de Charles Fillmore¹⁹.
- La « *métalangue sémantique naturelle* » d’A. Wierzbicka et C. Goddard est un instrument fonctionnellement différent, basé sur une conception ethnométhodologique de la comparaison des lexiques, des systèmes grammaticaux et des cultures qui ne fait pas l’unanimité, mais qui est particulièrement adapté à l’analyse du vocabulaire psychologique. Contrairement aux “*Basic Event Schemas*” et aux nœuds des cartes sémantiques, la MSN propose des explicitations sémantiques propres à chaque couple langue-culture à partir d’« atomes » de sens supposés universels et prolonge donc

18. La plupart de ces schèmes sont représentables par des signes iconiques.

19. “[...] Fillmore developed the theory that linguistic meaning is better considered from the point of view of the concepts present in the mind of the speaker and aroused in the mind of the addressee than from the dominant logical viewpoint of truth and falsity. Fillmore’s frame semantics remains one of the principal foundations of the field of Cognitive Linguistics”, Paul Kay, notice nécrologique de Charles Fillmore, décédé le 21 février 2014 (<http://languagelog.ldc.upenn.edu/nll/?p=10639>).

actuellement la sémantique componentielle du milieu du XX^e siècle.

L'investigation sémantique unilingue ou multilingue, en synchronie ou en diachronie, ne peut pas se passer d'un "toolkit". L'analyse « sémique componentielle » a été un tel *toolkit* dans les années soixante, les « schèmes cognitifs » de R. Langacker et les "idealized image schémas" de G. Lakoff en ont été deux autres dans les années quatre-vingt. Ces instruments de représentation et/ou de conceptualisation ont joué un rôle décisif dans l'accueil favorable qui a été accordé à ces théories. En conclusion, il importe donc de tester de nouvelles boîtes à outils afin de trouver l'outil le mieux adapté pour aborder chaque nouveau questionnement.

Références bibliographiques

- ANDERSON Lloyd B., 1986, "Evidentials, paths of change, and mental maps: Typologically regular asymétries", in Wallace Chafe and Johanna Nichols (eds.), *Evidentiality: the Linguistic Encoding of Epistemology*, Norwood, Ablex, p. 273-312.
- DELBECQUE Nicole (éd.), 2006, *La Linguistique cognitive*, Bruxelles, De Boeck.
- EVANS Vyvyan and Melanie GREEN, 2006, *Cognitive Linguistics: An Introduction*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- FRANÇOIS Alexandre, 2008, "Semantic maps and the typology of colexification: Intertwining polysemous networks across languages", in Martine Vanhove (ed.), *From Polysemy to Semantic Change: Towards a Typology of Lexical Semantics*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, p. 1-45
- FRANÇOIS Jacques, 2007a, « L'émergence d'une construction : Comment certains verbes français de requête ont acquis l'aptitude à exprimer l'implication à partir du XVII^e siècle », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CII-1, p. 193-215.
- FRANÇOIS Jacques, 2007b, *Pour une cartographie de la polysémie verbale*, Louvain, Peeters.
- FRANÇOIS Jacques, 2008, « Arriver, verbe opérateur et événementiel : Un exercice d'observation manipulateur », dans J. François (éd.), *Observations et manipulations en linguistique : entre concurrence et complémentarité*, Mémoire XVI de la Société de Linguistique de Paris, p. 121-140.
- FRANÇOIS Jacques, 2009, « Perte de prédicativité et auxiliarisation en français : Examen intégratif de deux ressources lexicales »,

- dans A. Ibrahim (éd.), *Prédicats, prédications et structures prédicatives*, Paris, Cellule de Recherche en Linguistique, p. 147-161.
- FRANÇOIS Jacques, 2010, « Un arbre sémasiologique pour la représentation d'un phylum étymologique : La polysémie de fr. *tourner*, ang. *to turn* et it. *tornare* en contraste », *CoReLa*, revue électronique du CerLiCo, université de Poitiers, vol. 8-2, n.p.
- FRANÇOIS Jacques, 2013, „Semantische Karten für die vergleichende lexikologische Analyse europäischer Sprachen“, *Journal for EuroLinguistics*, n° 10, p. 15-28.
- GODDARD Cliff et WIERZBICKA Anna, 2006, « Langue, culture et conceptualisation : la sémantique transculturelle », dans N. Delbecq (éd.), *La Linguistique cognitive*, Bruxelles, De Boeck, p. 163-190.
- GODDARD Cliff and WIERZBICKA Anna, 2014, *Words and Meanings: Lexical Semantics across Domains, Languages, and Cultures*, Oxford and New York, Oxford University Press.
- GOODENOUGH Ward H., 1956, “Componential analysis and the study of meaning”, *Language*, n° 32-1, p. 195-216.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1965, *Sémantique structurale*, Paris : Larousse.
- HEINE Bernd, 1993, *Auxiliaries - Cognitive Forces and Grammaticalization*, Oxford, Oxford University Press.
- HEINE Bernd and KUTEVA Tania, 2002, *World Lexicon of Grammaticalization*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- JOHNSON-LAIRD Philip, 1983, *Mental models*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- LAKOFF George, 1990, “The invariance hypothesis: Is abstract reason based on image-schemas?”, *Cognitive Linguistics*, n° 1, p. 39-74.
- LAMIROY Béatrice, 1999, « Auxiliaires, langues romanes et grammaticalisation », *Langages*, n° 33, p. 33-45.
- LANGACKER Ronald, 2008, *Cognitive Grammar – A Basic Introduction*, Oxford and New York, Oxford University Press.
- LOUNSBURY Floyd, 1956, “A semantic analysis of Pawnee kinship usage”, *Language*, n° 32-1, p. 158-194.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1945, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

- NARROG Heiko and VAN DER AUWERA Johan, 2011, “Grammaticalization and semantic maps”, in Heiko Narrog and Bernd Heine (eds.), *Handbook of grammaticalization*, Oxford and New York, Oxford University Press, p. 318-327.
- PEETERS Bert (ed.), 2006, *Semantic Primes and Universal Grammar: Empirical Evidence from the Romance Languages*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins.
- POTTIER Bernard, 1962, *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck.
- ROHRER Tim, 2008, “Embodiment and experientialism”, in D. Geeraerts and H. Cuykens (eds), *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, Oxford and New York, Oxford University Press, p. 25-47.
- SÉRIOT Patrick, 2004, « Oxymore ou malentendu ? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d’Anna Wierzbicka », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 57, p. 23-43.
- SOWA John F., 1984, *Conceptual Structures: Information Processing in Mind and Machine*, Reading (MA), Addison-Wesley.
- STEFANOWITSCH Anatol and GRIES Stefan, 2003), “Collostructions: investigating the interaction of words and constructions”, *International Journal of Corpus Linguistics*, n° 8-2, p. 209-243.
- TRAUGOTT Elizabeth, 2012, Review of A. Wierzbicka, 2010, *Experience, Evidence, and Sense: The Hidden Cultural Legacy of English* », *Language*, n° 88, p. 681-684.
- TRAUGOTT Elizabeth and DASHER Richard, 2005, *Regularity in Semantic Change*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- VAN DER AUWERA Johan and PLUNGAN Vladimir A., 1998, “Modality’s semantic map”, *Linguistic Typology*, n° 2/1, p. 79-124.
- WIERZBICKA Anna, 2006, *English : Meaning and Culture*, Oxford and New York, Oxford University Press.
- WIERZBICKA Anna, 2010, *Experience, Evidence, and Sense: The Hidden Cultural Legacy of English*, Oxford and New York, Oxford University Press.